daleux divulgués par les complices de l'ancien accapareur des faveurs de l'Elysée.

Lorsque, il y a deux mois, éclatait le bruyant esclandre dont l'arrestation de Madeleine Limouzin avait marqué le début, M. Wilson, parait-il, ne se bornait pas à porter son attention sur le préjudice ultérieur qui pouvait résulter pour lui d'un débat public.

» Il se mettait immédiatement en campagne pour retirer des mains de leurs destinataires des lettres nombreuses écrites par lui.

» Avait-il oublié quelques-uns des possesseurs de ces écrits ? S'était-il refusé à mettre à l'opération un prix suffisant ? Toujours est-il que le gendre de M. Grévy n'avait point racheté toutes les lettres.

» Il en restait.

» On les a retrouvées, saisies.

» Elles sont, ajoute-t-on, d'une éloquence foudroyante.

» De même seraient les aveux arrachés aux complices présentement sous les verrous.

» Aveux et correspondance démontreraient que ce qu'on a appelé « l'affaire des décorations » ne se limitait pas à quelques ventes plus ou moins déguisées de l'insigne de l'honneur.

» C'est par aunes que l'agence Wilson débitait le ruban rouge; c'est par un total invraisemblable que se chiffrait le trafic des croix.

» Les courtiers, les intermédiaires sont, à l'heure qu'il est, à peu près tous connus.

» Des mandats d'amener décernés contre eux sont ou vont être exécutés par la police de sûreté.

» Si le coupable principal est laissé en liberté, c'est que son titre de député l'abritera tant qu'une autorisation de poursuites n'aura pas été obtenue de la Chambre des représentants. On conçoit ainsi que l'intérêt le pousse à ne pas donner sa démission.

» La demande du 17 novembre, en effet, ne se rapportait qu'à l'incident des deux lettres BFK *Rives* et ne saurait recevoir d'extension.

» Mais il est à supposer que devant l'énormité des faits nouvellement acquis, M. le juge d'instruction Vigneau se déterminera à requérir une autre autorisation, qui, cette fois, suspendrait complètement l'immunité parlementaire.

UN MINISTÈRE TIRARD

(*D'un correspondant particulier*)

Paris, 11 décembre.

Hier, ainsi que je vous l'ai dit en dernière heure, l'entrée de M. Lockroy dans la combinaison de M. Fallières semblait probable ; mais, après son élection à la présidence de la gauche radicale. M. Lockroy a déclaré à M. Fallières qu'il ne pouvait accepter ses offres — ses amis ne trouvant pas dans le programme du cabinet projeté, ni dans la proportion des portefeuilles attribués à la gauche radicale, une suffisante satisfaction.

Ce matin M. Sarrien, qui, en principe, avait accepté d'entrer dans un ministère de conciliation entre les divers groupes républicains a déclaré que la combinaison ne lui paraissait pas pouvoir être réalisée et qu'il ne croyait pas pouvoir maintenir son consentement primitif.

C'est à la suite de ces refus de la part de personnages sur lesquels il comptait que M. Fallières a résilié les pouvoirs qu'il avait reçus.

***

Paris, 11 décembre, 10 h. 10 s. — M. Carnot, président de la République, a mandé, à 3 heures, à l'Elysée, M. Tirard, sénateur inamovible et lui a offert la mission de constituer un cabinet de concentration républicaine.

M. Tirard a accepté cette mission et a commencé immédiatement des démarches; il se rendra demain, à midi, auprès de M. Carnot, pour l'informer du résultat de ses négociations.

M. Tirard prendrait, avec la présidence du conseil, le portefeuille des finances ; M. Flourens resterait aux affaires étrangères ; M. Ribot deviendrait ministre de la justice ; le général Ferron conserverait la guerre ; M. Dautresme garderait le commerce et M. Viette irait au ministère de l'agriculture.

Il ne serait pas impossible que le nouveau cabinet pût se présenter demain à 2 heures devant les Chambres.

Une réunion aura lieu, ce soir, chez M. Tirard, 8 rue Bonaparte ; les personnages politiques dont nous venons de citer les noms y assisteront pour la plupart.

***

Paris, 12 décembre, 12 h. 25. — Ainsi que nous l'avons annoncé, M. Tirard a fait des démarches toute la soirée, pour la formation du cabinet.

Il a d'abord offert le portefeuille de l'Instruction publique à M. Lockroy ; celui-ci, sans opposer un refus formel, a déclaré qu'il ne pouvait accepter que sous certaines conditions.

M. Tirard a dit alors à M. Lockroy, que M. Carnot l'attendait à neuf heures. L'entrevue a duré jusque dix heures.

M. Lockroy a dit au président de la République qu'un ministère de concentration paraissait possible, qu'on pouvait trouver à la Chambre une majorité de 300 voix; mais que les radicaux n'accorderaient jamais leur confiance à un cabinet présidé par MM. Fallières ou Tirard.

Cependant M. Lockroy a ajouté qu'il n'était pas partisan de la grève des ministres ; mais, que ses amis entendaient avoir la majorité dans le gouvernement.

M. Tirard est arrivé, à dix heures, à l'Elysée; M. Lockroy a répété, devant lui, ce qu'il venait de dire à M. Carnot ; finalement il a refusé formellement le portefeuille de l'instruction publique.

Après leur départ, M. Carnot à reçu MM. Flourens, Dautresme, Viette et Loubet, qui doivent faire partie du cabinet Tirard.

M. Viette, en présence du refus de M. Lockroy, n'a pas accepté le portefeuille de l'agriculture.

MM. Tirard et Loubet ont déclaré qu'ils continueront; demain matin, les négociations; mais, il n'est pas probable qu'ils puissent aboutir.

Les radicaux sont absolument décidés à ne pas s'allier avec les opportunistes.

M. de Freycinet sera sans doute appelé demain.

Le Président de la République est très découragé ; il songerait déjà à se retirer.

L'ANE DE M. ZOLA

Je ne sais si vous avez lu dans le nouveau roman de M. Emile Zola, *la Terre*, une des scènes de la vendange en Beauce. On a laissé un baquet de vin nouveau dans la cour ; l'âne est venu le flairer et l'a pompé tranquillement. Le banquet ne contenait pas moins de vingt litres.

« Tout y avait passé, dit M. Zola ; son ventre s'était arrondi comme une outre, à éclater du coup ; et, quand il releva enfin la tête, on vit son nez ruisseler de vin, son nez de pochard, où une raie rouge sous les yeux indiquait qu'il l'avait enfoncé jusque-là.

» Il était, c'était cette *fois* le cas de le dire, saoûl comme une bourrique, ou, comme on dit chez nous, je n'ai jamais su pourquoi : Comme la *bourrique à Robespierre*. »

M. Emile Zola s'étend longuement et avec complaisance sur les effets de cette ivresse ; il nous peint les bonds désordonnés de l'âne et ses culbutes ; tous les gens de la ferme courent après lui sans en venir à bout, et la scène se termine par ces lignes que je transcris exactement, en copiste fidèle :

« Alors, sous la blancheur éclatante de la lune, on vit l'âne battant la cour en un zig-zag frénétique, avec ses deux grandes oreilles échevelées. On lui avait trop remué le ventre ; il en était malade. — Un premier haut-le-cœur l'arrêta : tout chavirait. Il voulut repartir ; il retomba sur ses jambes raidies. Son cou s'allongeait ; une houle terrible agitait ses côtes. Et dans un tangage d'ivrogne qui se soulage — piquant la tête en avant à chaque effort, il dégueula comme un homme. »

Je ne nie pas le pittoresque de cette description et la hardiesse du mot qui la conclut.

Le malheur c'est que les solipèdes ont l'estomac fait de façon qu'ils ne vomissent point ; ils ne peuvent pas vomir ; ils ne le pourraient faire qu'en mourant de l'effort, et encore ce ne serait pas à *proprement parler un vomissement*.

C'est Félizet, docteur en médecine et fils d'un homme qui a été longtemps un vétérinaire estimé, qui me donnait l'autre jour ce renseignement.

— Zola, me disait-il, n'a jamais vu un âne dégueuler, puisque dégueuler il y a, par l'excellente raison que jamais âne n'a dégueulé *ni* ne dégueulera, tant qu'ils auront l'estomac dont la nature les a pourvus. Zola, tout naturaliste qu'il se pique d'être, a de sa grâce ajouté ce dernier trait au tableau, parce qu'un dégueulis d'âne fait bien dans un paysage réaliste. Cela est gai et savoureux : cela regaillardit un roman.

Que voulez-vous ? Il faut toujours que les héros de M. Emile Zola aient quelque chose de prodigieux et d'épique.

Le cheval d'Homère pleure sur son maître mort l'âme de Zola dégueule dans le baquet du sien. Nous nageons toujours en pleine poésie.

FRANCISQUE SARCEY.

REVUE DE LA PRESSE

La presse continue à s'occuper de l'attentat commis sur M. J. Ferry :

« Qu'Aubertin ait eu la tête montée par les déclamations des roublards qui désignaient celui-ci comme un traître à la haine des imbéciles, dit le *Figaro*, cela est probable ; mais il ne peut pas être considéré comme un assassin politique. C'est un déséquilibré qui en veut à l'humanité de n'avoir pas gagné beaucoup d'argent avec ses magasins de modes ou avec le verre-tissu : il faut soigneusement l'enfermer, non dans une maison de santé (il n'est pas assez fou pour cela) mais dans une prison où le règlement, le silence absolu et la nécessité de tresser des chaussons de lisière ou des paniers d'osier calmera probablement ses esprits.

» Puisque, heureusement, il n'y a en tout ceci qu'une contusion sans importance, j'estime que l'événement serait salutaire s'il inspirait à la presse la résolution de ne plus employer le langage des filles publiques et de leurs souteneurs, — à la police le courage nécessaire pour nous débarrasser des camelots dont la présence malpropre nous opprime et dont les cris nous assourdissent, dans les rues et les carrefours de la Ville-Lumière. — F. M. »

M. Paul de Cassagnac, dans l'*Autorité*, reproche violemment aux feuilles rouges de ne pas flétrir l'assassin.

« Il eût été, *dit-il*, plus propre, plus honnête, de la part des journaux radicaux de blâmer, de flétrir tout bonnement et sans phrases, un attentat qui révolte les consciences loyales, à quelque opinion politique qu'elles appartiennent, car les assassins ne sauraient être d'aucun parti.

» Ces feuilles n'en ont pas eu le courage. C'était évidemment trop leur demander, que d'exiger d'elles la condamnation de ce qu'elles ont causé.

» Mais elles auraient pu y mettre quelque pudeur, et, tout en affirmant faussement la démence de l'assassin, épargner à la victime des sarcasmes de mauvais goût sur le peu de gravité de ses blessures.

» Elles auraient dû surtout éviter cette sinistre plaisanterie qui consiste à dire que l'assassin est un coreligionnaire politique de M. Ferry, un opportuniste.

» Pour un peu, elles eussent insinué que M. Ferry s'était lui-même fait assassiner afin de se faire une réclame.

» La honte du parti révolutionnaire est, après avoir inspiré l'assassin, de ne pas oser l'avouer.

» Quand on en arrive là, il faut aller jusqu'au bout et prendre hautement sa part du crime.

» Mais, si les feuilles radicales ne le font pas, l'opinion publique le fait pour elles, et il demeure avéré désormais qu'il y a, dans notre malheureux pays si divisé déjà, un parti nouveau, le parti des assassins. »

La *République française* :

« Des aboyeurs de boulevards s'en vont, mettant dans la main ou dans la poche des passants. des brochures *diffamatoires* ou *ordurières*. Appelez-vous cela la presse ?

» J'appelle, moi, cela, des boutiques de publicité pour scandales, insurrections ou assassinats, selon le goût des acheteurs.

» J'appelle cela une industrie coupable et dangereuse, et je répète que cela n'a rien de commun avec la presse.

» C'est chose sacrée que la plume, mise au service du droit et de la justice, défendant les faibles, frappant de sa pointe acérée les oppresseurs, mais la plume trempée dans l'égoût, et éclaboussant à tort et à travers tout ce qui émerge et sort du commun, est chose infâme.

» A ce métier de diffamation, excitant les passions populaires ou les secondant, réglant la polémique sur la hausse ou la baisse de la recette, je préfère, comme étant plus honorable, le métier des filles publiques. »

Le *Petit Moniteur :*

« Les journaux intransigeants n'ont pas fière mine en ce moment. Ils ne s'appliquent qu'à dégager leur responsabilité de la tentative criminelle dont M. Jules Ferry a été l'objet.

» C'est toujours la même histoire : ils poussent au crime, et, le crime accompli, ils s'efforcent de démontrer qu'ils n'y sont pour rien. Nous avons vu déjà ces choses, il y a dix-sept ans, après le massacre de l'archevêque de Paris et des otages, après la destruction de la maison de M. Thiers.

» Mais aujourd'hui comme alors, les preuves sont là, éloquentes, irrécusables : ces articles chargés d'injures grossières et d'excitations fiévreuses, bien faits pour griser les cervelles faibles ou exaltées. Ils permettent de désigner nettement ceux qui ont armé le bras de l'assassin en accolant au nom de M. Jules Ferry, les épithètes insultantes, dont nous avons tous gardé le souvenir, en faisant de lui le bouc émissaire d'une politique dont, après tout, la majorité de la Chambre a été solidaire.

» Il faut rappeler encore que pendant les jours qui ont précédé le Congrès, dans certains milieux à Versailles même, on discutait librement l'opportunité de l'assassinat de M. Jules Ferry ; on affirmait la légitimité d'un tel crime.

» Dans les réunions publiques, il n'était question que de « l'abattre comme un chien enragé ; » on faisait luire aux yeux des crédules, comme récompense du forfait auquel on les excitait, » la reconnaissance de la patrie. » Ces abominables propos ont porté leur fruit.

» Il y a cependant un autre coupable ; c'est le gouvernement, dont la faiblesse les a tolérés. Nous aurions défendu contre lui, s'il avait voulu y porter atteinte, la liberté de la presse, seule garantie efficace sous un régime républicain. Mais, nous aurions applaudi s'il avait sévi contre les orateurs des réunions publiques, débarrassé nos rues de ces crieurs qui s'en vont répandant partout le mépris de l'autorité et démoralisant la conscience nationale. »

M. Henri Rochefort, qui est au fond assez embarrassé de son personnage, ne veut pas admettre que les blessures de M. J. Ferry soient graves. Il écrit dans l'*Intransigeant* de ce matin :

« Un protégé de M. Jean Macé, sénateur centre gauche, *fait semblant de tuer avec un pistolet de* trois francs cinquante, Jules Ferry, qui fait semblant d'être mort En quoi ce combat entre opportunistes regarde-t-il la presse intransigeante ? Mais Joseph Reinach, qui a été évidemment tenu sur les fonts baptismaux par Joseph Prudhomme se hâte de déclarer que nous seuls avons fourni son arme au ferrycide Aubertin, dit le Lorrain.

» Il feint même de croire à l'existence des vingt conjurés dont l'aliéné du Palais-Bourbon a affirmé l'existence. Celui-ci a tiré, mais prenez-garde : il y en a encore dix-neuf autres. Il est vrai que ces balles qui, envoyées à bout portant, avec des armes achetées au bazar, determinent une enflure qu'on ne peut comparer qu'à la morsure d'une punaise, ne sont pas précisément dangereuses; mais dix-neuf ferrycides contre un seul Ferry, c'est cinq de trop, comme on dit dans la *Tour de Nesle*. »

G. GLANEY.

Le Libre-Echange

AUX ETATS-UNIS

Nous avons signalé déjà la crise financière qui sévit aux Etats-Unis et dont les causes sont attribuées à une affluence trop grande de l'argent dans les caisses de l'Etat qui n'en trouve pas le remploi.

Cette importante question a fait l'objet du Message que le Président M. Cleveland adressait, il y a quelques jours au Congrès fédéral.

Après avoir passé en revue les différents systèmes propices pour rejeter dans la circulation un argent qui reste improductif, systèmes d'une application plus ou moins facile ou efficace, M. Cleveland estime que le seul moyen rationnel, le seul pouvant atteindre le but, c'est la suppression de l'effet par la suppression de la cause, c'est-à-dire l'extinction des excédents par la réduction du revenu.

Ces réductions, suivant lui, doivent porter principalement sur les droits à l'importation. Ces droits, tels qu'ils sont établis actuellement, sont « iniques, illogiques » ; ils ne peuvent subsister. Sur les 192 millions dollars qu'ils produisent, il y a au moins 90 à 100 millions dollars, à supprimer par l'abaissement du tarif sur la laine et la plus grande partie des matières premières, et par la transmission d'un grand nombre d'articles aujourd'hui taxés, sur la liste des objets entrant en franchise.

M. Cleveland a consacré toute la seconde partie de son Message à justifier sa recommandation d'abandon du système protectionniste et à se défendre du reproche de vouloir établir aux Etats-Unis le système du libre échange au péril de la ruine des manufactures nationales et au détriment des classes laborieuses.

On jugera de l'émotion provoquée à Washington et dans tous les Etats-Unis par le Message de M. Cleveland, par le fait que dans la nuit même qui a suivi la lecture du document au Congrès, des producteurs et marchands de laine representant un capital de 500 millions dollars, ont tenu une réunion pour protester contre les recommandations du président et fonder une association de défense en vue des débats auxquels va donner lieu la question du tarif.

NOUVELLES DU JOUR

Un lieutenant-colonel incarcéré à Rouen

Rouen, 11 décembre. — Ce matin, le lieutenant-colonel Sufflet, du 129e de ligne, a tenté de se couper la gorge à la prison militaire de Rouen.

La blessure est profonde et grave.

Rien n'a encore transpiré en ville des motifs d'incarcération du lieutenant-colonel du 129e, dont le dépôt est à Lisieux.

On croit à une affaire de mœurs.

M. de Bismarck malade

Berlin, 11 décembre. — M. de Bismarck, a éprouvé une indisposition dont la durée a été courte ; toutefois, les médecins lui ont ordonné un repos absolu et l'abstention de tout travail.

Un meeting contre le chômage à la salle Lévis à Paris

Paris, 11 décembre. — Aujourd'hui a eu lieu à la salle Lévis, aux Batignoles, un meeting contre le chômage, organisé par les chambres syndicales de diverses corporations ouvrières.

Peu de monde, relativement ; mais la réunion était presque exclusivement composée d'ouvriers. Quelques anarchistes s'étaient bien glissés parmi eux et ont essayé de rééditer, à la tribune, leurs discours incendiaires, mais sans grand succès.

Les ouvriers les ont écoutés, avec beaucoup de calme, mais avec non moins de septicisme.

Plusieurs travailleurs ont traité, d'une façon toute technique, la grande question du capital et du travail.

Un ordre du jour final a été adopté, demandant que, « devant l'exploitation persistante des ouvriers par leurs patrons, on fixé, dans une prochaine réunion, la date précise d'une grève générale des travailleurs à Paris. »

La sortie a eu lieu ensuite sans incident,

La direction des cultes

Paris, 11 décembre. — On donne aujourd'hui comme certain que, le président de la République a manifesté le désir que dans la formation du nouveau cabinet la direction des cultes fût détachée de l'instruction publique pour être jointe au ministère de la justice.

Une protestation

On lit dans la *Patrie* :

« Nous apprenons d'une source autorisée que différentes protestations ont été envoyées à la grande chancellerie, contre la décision arbitraire maintenant à M. Grevy, le grade de grand-cordon de la Légion d'honneur. »

La concentration des troupes russes

Varna, 11 décembre. — On mande de Constantinople, à la date d'hier :

« Malgré les dépêches anglaises, autrichiennes, allemandes et russes qui tendent à démentir ou à réduire à presque rien la concentration de troupes russes sur les frontières austro-allemandes, on assure de bonne source que la Porte a reçu des renseignements confirmant pleinement cette nouvelle. La concentration russe est opérée activement et aussi secrètement que possible depuis le dernier discours du comte Kalnoky aux Délégations. »

Troubles à Barcelone

Barcelone, 11 décembre. — Un groupe nombreux d'étudiants s'est formé hier, près de l'enceinte de l'exposition, et a essayé de pénétrer dans les chantiers.

Les employés de la municipalité s'y sont opposés et ont fermé les portes de l'enceinte.

Les étudiants ont alors essayé d'enlever les barrières, mais ils ont été repoussés par les agents de police.

Quelques instants après, 200 ouvriers maçons se sont mis en grève, exigeant une diminution de travail d'une heure par jour et double paye pour le travail du dimanche et des jours fériés.

Les entrepreneurs ayant refusé, les grévistes ont quitté leurs chantiers, menaçant les ouvriers qui continuaient à travailler.

Ils ont parcouru ensuite les rues de la ville, engageant les ouvriers à se mettre en grève.

On ignore quel était le but des étudiants en essayant de pénétrer de vive force dans l'encinte de l'exposition.

On a pris de grandes mesures de précautions, car l'on craint des désordres. Le tirage au sort a lieu aujourd'hui et les conscrits pourraient se joindre aux grévistes.

L'opinion publique se déclare contre les grévistes ; on fait observer qu'ils devraient tenir compte de la crise que traverse la Catalogne.

Une course de taureaux doit avoir lieu aujourd'hui au profit des ouvriers sans travail.

La dynamite dans la Nouvelle-Ecosse

New-York, 10 décembre. — A Halifax (Nouvelle-Ecosse), on a tenté de faire sauter l'un des forts qui protégent la côte.

L'explosif n'étant pas assez puissant, la tentative n'a pas complètement reussi. Toutefois, les dégâts sont considérables dans les constructions et dans les magasins.

La trichinose

On mande de Unterhausdorf, près de Reichenbach, en Thuringe, que 150 personnes qui avaient mangé, ces jours derniers, de la viande trichinée, sont tombées malades.

Leur face est terreuse, leur ventre est gonflé démesurément, et les malheureux, paralysés des quatre membres, attendent que la mort mette fin à leurs souffrances atroces.

Trente-trois personnes ont déjà succombé.

Une scène horrible

Saint-Germain, 11 décembre. — Un fait atroce vient de se passer à Saint-Germain.

Deux amis, M. Poulet, coiffeur, et un facteur des postes, nommé Reythier, rentraient à leur domicile, en devisant tranquillement. Arrivés au rond-point du Pecq, il virent venir à eux un chien de montagne, de taille colossale. Ils ne s'en inquiétèrent point.

Tout à coup, le chien saute à la *gorge* de Poulet, le terrasse et commence à lui dévorer littéralement la figure.

Une horrible lutte s'engage alors. Poulet avait saisi le collier du chien et essayait d'éloigner de lui la gueule de l'animal, en poussant des hurlements d'appel. Son camarade n'avait pas d'armes. Il put, après quelques minutes, s'emparer d'une galoche que la victime avait laissé échapper et commença à frapper à coups redoublés sur la tête du chien qui ne lâchait pourtant pas prise. Ce n'est qu'après un quart d'heure de cet atroce combat que, sanglant l'animal s'enfuit dans la direction du Vésinet.

Le malheureux coiffeur fut relevé dans un horrible état. La joue droite est complètement dévorée, l'œil est enlevé, et, détail horrible, on a ramassé sur le lieu de la lutte un lambeau de chair, la lèvre de Poulet, que le chien avait enlevée d'un coup de croc.

Après les premiers soins, Poulet a été envoyé d'abord à l'hôpital de Saint-Germain, puis chez M. Pasteur. Mais on affirme qu'il est mort en arrivant.

Le chien a été tué le lendemain au Vesinet. Son autopsie a fait constater qu'*il était enragé*. Avant d'être tué, il avait erré pendant toute la nuit à Chatou, à Rueil et même à Nanterre.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Les laines du Cap

Dans un récent rapport du consul général de France au Cap sur la situation commerciale de cette colonie, nous lisons le passage suivant relatif à la laine :

« Ce sont les besoins de la France et de l'Allemagne qui réglementent le prix des laines du Cap sur le marché de Londres. Actuellement nos fabricants de draps sont dans l'obligation d'accepter une majoration du prix de la matière première.

» L'Allemagne semble avoir renoncé à ces procédés, car on constate qu'elle a établi des représentants à poste fixe dans la colonie et qu'elle a pu effectuer directement, en 1886, des achats représentants 171.889 livres de « fleecewased », 861.800 livres de « scoured » et 1.719.367 livres de « grease ». Les Etats-Unis ont de leur coté importé à New-York, sans payer aucune commission, 5.833.017 livres de « grease wool » et près de 20.000 livres de « scoured » La Belgique semble, elle aussi, suivre l'impulsion. Nous sommes donc menacés de demeurer la seule grande nation industrielle se perpétuant dans les usages surannés. »

Cette dernière observation du consul français est très judicieuse en thèse générale et les consommateurs doivent certainement tendre de plus en plus à s'adresser directement à la production, mais notre représentant ignore sans doute que, par leur nature, les laines du Cap sont d'un emploi restreint en France et que, pour cette raison, il y a moins d'intérêt pour nous à les importer directement.

La laine à Londres

(*De notre correspondant spécial*)

LONDRES, le 10 décembre.
(Wool Exchange, City).

Hier et aujourd'hui nos cours n'ont subi aucun changement ; l'animation aux achats est resté extrême jusqu'au dernier moment et quelques lots des catalogues du dernier jour ont certainement obtenu des prix qui n'avaient pas encore été atteints.

La hausse a, à de certains moments et sur certains genres, atteint 15 0/0 sur les cours du début qui déjà étaient à peu près au niveau de ceux d'octobre. Des lots similaires de quelques marques importantes en suint ont obtenu en huit jours jusqu'à 1 denier de plus sur du 8 deniers; en scoured on a vu des lots achetés à 14 *il y a une huitaine et vendus aujourd'hui* 16 1/2 deniers. Les pièces en suint en particulier ont vu leurs prix monter graduellement d'une façon très sensible et ce qui valait 7 deniers au début vaut couramment 8 et quelquefois 8 1/2,

Le négoce français a fait de fortes opérations hier et aujourd'hui.

Laines

ANVERS, 10 décembre.

Il a été vendu 86 balles de laine de La Plata, suint et 372 balles d'Australie dito.

Revue du 4 au 10 courant. — La demande a été des plus animées cette semaine et, n'eussent été les prétentions croissantes des détenteurs, sans parler de la restriction du choix en vente, il se serait traité beaucoup plus d'affaires.

Ce brusque revirement provient de la hausse annoncée de Londres vers la fin de la semaine passée, d'un écoulement plus facile des peignés et de filés dont les prix n'ont cependant pas monté *en* proportion avec ceux des laines en suint, du retard dans les arrivages de La Plata, et de besoins réels chez certains filateurs.

Les ventes en disponible comportent 2,030 balles, la plupart pour la Belgique et l'Allemagne, à prix montant progressivement avec chaque nouvelle affaire. On peut évaluer la hausse acquise à 10/15 centimes pour tous les genres sur les cours de nos dernières enchères. On a payé en dernier lieu fr. 1.62 1/2 pour bonne à belle Buenos-Ayres mérinos et prima de 37 0/0 ; 1.80 pour bonne à belle Buenos-Ayres, 2e 42/43 0/0 ; fr. 1.50 pour bonne moyenne Buenos-Ayres mérinos prima 35 0/0 ; *fr.* 1 75/1.80 *pour bonne* Montevideo mérinos prima 40/41 0/0.

Quelques lots de la nouvelle tonte de Buenos-Ayres ont obtenu fr. 1.45/1.55 pour factures entières de 33/34 à 36 0/0, qualité moyenne à bonne moyenne.

Les steamers *Buffon* et *Leipzig* sont dans le port, mais on ne sait pas encore ce qu'ils laisseront ici de leur chargement.

Stock actuel : 7775 b. dont 6445 b. de La Plata.

Des avis de l'Australie et de la Plata annonce des prix en hausse et des marchés animés.

Peaux de moutons : En sympathie avec les laines, cet article s'est ranimé et il a été traité 261 b. Stock 78 b.

E. KARCHER.

MARSEILLE, 9 décembre.

Continuation de la même position.

Il s'est traité des Georgie 2e tonte, A, 1.40 ; B, 1.25 ; BS, 1.05 ; Tarakama B, 0 80 ; Bagdan couleurs, de 1.70 à 1.75 ; *Perse suint*, de 1.07 1/2 à 1.10 ; Angora, 1.10 ; Boussadah, 1, Sousses, 0.97 1/2 Stock 42.311 b.

Mouvement maritime lainier

Le steamer *Dom-Pédro* avait terminé le 10 décembre à Dunkerque le débarquement de ses laines de la Plata.

Le steamer anglais *Bellenden* est arrivé le 3 décembre à Montevideo, venant de Dunkerque pour reprendre charge en laines.

Le steamer *Président-Leroy-Lallier* allant de Marseille à Dunkerque, a touché le 9 décembre à Cette.

Le steamer *Ville-de-Messine* est parti le 11 décembre du Havre pour Oran, Alger et Philippeville.

Le steamer *Holbein* allant de la Plata à Liverpool, a suivi le 6 décembre de St-Vincent (Cap-Vert).

Le steamer *Lusitania* a suivi le 3 décembre de Gravesend, allant de Londres en Australie prendre charge en laines.

Le steamer anglais *Fifeshire* et les voiliers *Saperb* et *Algoa-Buy* venant de Londres et le *Rossdhu* venant de Liverpool, sont arrivés le 7 décembre à Melbourne (Australie) venant charger pour l'Europe.

Le steamer *Asleigh-Brook* venant de Londres, est arrivé le 7 décembre à Sydney (Australie).

Le steamer *Yeoman* parti le 8 décembre de Sydney (Australie) pour Anvers avec laines, y est attendu dans le courant de janvier.

Le steamer *Ville-de-Malaga* est arrivé le 8 décembre à Oran venant de Dunkerque et le Havre prendre charge en laines pour ces ports.

Le steamer *Frédéric-Morel* est arrivé à Dunkerque venant de Marseille, et étant porteur de 480 b. laines prises en transbordement en ce port pour Roubaix.

Le steamer *Portena* venu de Dunkerque au Havre, en est reparti le 10 décembre pour Montevidee et Buenos-Ayres où il reprendra charge en laines pour ces ports.

Le steamer *Belgrano* est arrivé le 8 décembre à Montevideo, venant de Dunkerque et le Havre prendre des laines pour ces ports.

Le steamer *La Martinique* est parti d'Alger le 4 décembre pour Dunkerque viâ Oran où il doit compléter son chargement.

Le steamer *Rosarian* est arrivé le 8 décembre à Montevideo venant prendre charge en laines pour Dunkerque.

Le steamer *Douai* a débarqué à Marseille 352 b. laine chargées à Odessa et destinées à Roubaix par la voie de Dunkerque.

Le steamer *Lucerne* est attendu à chaque instant à Dunkerque venant de la Plata et étant porteur de 2500 b. laine.

Le steamer *Jeanne-D'Arc* est parti le 9 décembre de Bordeaux pour Dunkerque.

Le steamer *Amazone* a débarqué à Marseille 1 b. laine dechet de Larnaca ; 394 b. laine d'Alaxandrette et 6 b. de Mersina.

Le steamer *Dom-Pedro* était attendu le 12 courant au Havre venant de la Plata viâ Dunkerque avec le solde de son chargement.

Marchés anglais

BRADFORD, 8 décembre.

Laines. — La situation de notre marché se maintient un peu meilleure. La confiance augmente progressivement et les acheteurs couvrent leurs besoins avec moins de répugnance. Les prix récemment pratiqués sont bien soutenus mais les détenteurs disent qu'il est très difficile, et dans beaucoup de cas impossible, d'obtenir la plus petite avance. La tendance, toutefois, n'est certainement pas fléchissante. Les croisés, en faveur aux ventes de Londres, se vendent plus facilement et à meilleur prix, et certains peignés merinos sont d'un achat plus difficile bien que ce marché soit encore plus bas que Londres. Les mohairs *sont très fermes*.

Fils. — Les négociants exportateurs ont plus d'ordres mais, dans plusieurs cas, la limite des prix leur en rend le placement impossible. Il y a, à n'en pas douter, plus de demande en général, et il se fait beaucoup d'affaires dans tous les genres, en comparaison de ces derniers temps de marasme.

Les trames sont actuellement surtout recherchées. Les retors sont encore calmes, spécialement en genres lacets. Il y a une demande continue en bobines et les affaires en fils mohairs s'améliorent. Les filateurs de laines d'Australie continuent à alimenter pleinement leurs machines, quoique à bas prix.

Tissus. — Les cours, dans le commerce des tissus, sont très bas en comparaison des prix courants des matières brutes. Les acheteurs ne veulent pas payer la hausse et il faut que les fabricants occupent leurs usines. Mais il se fait un peu plus d'affaires, tant pour le commerce intérieur que pour l'Amérique. Les fantaisies pour robes, les draps et tous les autres articles sont l'objet d'une demande croissante

Condition publique de Roubaix

Mouvement de la semaine du 5 au 10 Décembre

	Nombre de colis	Poids présentés
Soies	9	302 kil.
Laines peignées mécaniquement	6.937	747.041 »
» filées	590	63.249 »
» blousses	35	3.812 »
Cotons	268	28.687 »
TOTAUX	7.839	843.091 kil.

Décreusage 14 .[. opérations
Titrage 277 1/2 id.

Le directeur de la Condition publique de Roubaix,
A. MUSIN.

Condition publique de Tourcoing

Entrées du 5 au 10 Décembre 1887

Jours	Laine peignée	Laine filée	Blousses	Coton	Soie	Nomb. lots	Tot. quotid.
Lundi	86.400	1.483	10.879	7.215	»	56	105.977
Mardi	92.241	5 863	541	5.215	»	64	103.865
Mercredi	35 195	5.223	»	1.717	»	40	42.137
Jeudi	124.246	7.187	»	7.751	»	72	139.184
Vendredi	100 593	5.424	9.811	7.208	»	66	123.036
Samedi	104 099	6 728	5.341	4.021	»	72	120.189
	542.774	31.915	26.572	33 127	»	370	634 388

Conditionnements 1.381 1/2 ; titrages 119 ; dégraissages 81

Expéditions et arrivages par voie ferrée

Expédié par la Condition	112 536 kil.
Remis en gare aux expéditeurs	67.819 »
Arrivages par voie ferrée	11.432 »
Total	191 787 kil.

Le Directeur, STORHAY.

NOUVELLES MILITAIRES

L'unification des soldes. — La question de l'unification des soldes de l'armée, qui avait été résolue en principe par le général Ferron, d'accord avec la commission du budget, va être ajournée dans son exécution par suite du retard apporté au vote du budget.

Le ministre de la guerre aurait désiré appliquer dès le 1er janvier prochain, cette réforme si impatiemment attendue par l'armée, et prenant les nouveaux tarifs de solde pour base dans la demande des douzièmes provisoires nécessaires à son département pour les premiers mois de 1888.

Mais le gouvernement a pensé que, sur une question aussi importante, la solution ne pouvait, malgré l'adhésion de la commission du budget, être ainsi préjugée et engagée d'avance sans que le Parlement eût été appelé à se prononcer dans la discussion générale du budget.

Les anciens tarifs de solde resteront donc en vigueur jusqu'au vote définitif du budget de 1888.

Décentralisation administrative. — Le ministre de la guerre vient d'adresser aux généraux commandants de corps d'armée une note explicative concernant le décret du 19 novembre dernier.

A l'avenir, seront laissés à la disposition des autorités militaires :

Les nominations aux emplois de trésorier, d'officier d'habillement, d'officier d'approvisionnement et de porte-drapeau et porte-étendard ;

Le *replacement* dans les bataillons actifs des cadres supplémentaires des corps d'infanterie ;

Les décisions relatives au maintien des officiers de réserve dans les cadres des officiers de cette catégorie lorsqu'ils auront atteint l'époque de leur passage légal dans l'armée territoriale ;

Enfin, les nominations aux emplois particuliers dans les régiments de toutes armes (génie excepté) de l'armée territoriale.

Cette décentralisation sera certainement accueillie par le commandement avec autant de faveur qu'elle l'a été par les bureaux de la guerre eux-mêmes.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Le cross country, qui devait être couru, hier matin, à Barbieux, sous la conduite de M. Maurice Bossut, vice-président du Club hippique, n'a pu avoir lieu, la pluie et la neige ayant rendu les routes impraticables.

Nos sportmen, qui se trouvaient tous là, ont dû remettre cette course à dimanche prochain. Il faut espérer que, d'ici là, la température sera plus clémente.

Etaient présents: MM. Maurice Bossut, Edouard Ribeaucourt, Bruyant, Léon Dillies, le vicomte Mimerel et Auguste Florin.

FEUILLETON DU 13 DÉCEMBRE. — 92

LE

SECRET DU SQUELETTE

PAR GEORGES PRADEL

TROISIÈME PARTIE

POMPONNE

II

Le portrait

— Brave cœur, fit Flavien, en serrant la main de son ami... Maintenant ouvre-moi la fenêtre que je saute dans la rue, il est inutile de troubler les rêves d'or du ménage Pilvois, tes excellents concierges.

Et Mauroy le fit comme il le disait.

Depuis quelque temps, Flavien Mauroy avait changé de domicile et pour se rapprocher de son ami, il avait loué un appartement dans Montmartre même. Là, du moins, il jouissait du plein air, du ciel ouvert, de la vue du monstre étendu à ses pieds, c'est ainsi qu'il appelait Paris.

Il remontait de son pas irrégulier et lent la rue Blanche, car Pomponne le corsaire et son secret continuaient toujours à lui trotter dans la cervelle.

Il s'apprêtait à traverser le boulevard, absolument désert à cette heure, car il pouvait bien être deux heures du matin.

A vue courte, à idées distraites il était difficile à Flavien Mauroy de s'apercevoir de ce qui se passait autour de lui.

Néanmoins, un léger bruit attira son attention.

C'était celui d'un gros *soulier ferré*, qui venait de heurter le bord d'un trottoir.

Ce bruit n'avait certainement rien d'anormal et cependant Flavien se retourna.

Et il lui sembla que la lueur tremblotante d'un bec de gaz dessinait sur le macadam l'ombre énorme d'un pas à longs bras, à longues jambes, lequel filait le long des maisons, en se courbant et en prenant des précautions extrêmes.

Flavien poursuivit sa route en sifflotant et en ayant l'air de ne point se préoccuper de la grande ombre.

Instinctivement, il porta la main à sa poche.

L'homme continuait toujours à se glisser, mais avec une promptitude inouïe il accomplissait un grand circuit.

Flavien calculait approximativement les distances, et il se rendait parfaitement compte qu'au bout de ce demi-cercle, à la sortie de la chaussée du boulevard extérieur, il était appelé fatalement à se heurter à la grande ombre.

Or il lui trouvait, à cette grande ombre, quelque chose de déjà vu, qui lui revenait en mémoire.

Evidemment, cet homme qui le guettait, il l'avait déjà rencontré quelque part. Et il n'eut point besoin de chercher pendant longtemps.

Cet homme n'était autre que celui qui avait tenté d'assassiner Madeleine Bingler.

L'idée de fuir ne vint même pas à Mauroy.

Froidement courageux, le camarade.

Il poursuivit sa route en glissant instinctivement la main dans sa poche et en murmurant :

— Je crois que nous allons rire un brin.

L'homme avait disparu.

Il s'était tapi derrière une baraque de marchand forain, et là, sans bruit, sûr de son coup, il attendait son ennemi.

Sur le boulevard, un brouillard sombre, épais, humide, à travers lequel clignotaient tristement les becs de gaz... Pas un sergent de ville, pas un passant... rien...

L'heure et l'endroit étaient des mieux choisis pour faire un mauvais coup.

Mauroy, de son même pas régulier, continuait à avancer.

Pour prendre du champ, le journaliste obliqua légèrement sur la gauche.

Pour arriver à lui, lorsqu'il parvint à sa hauteur, l'*homme* embusqué fut donc obligé de se déplacer.

Cette fois Flavien voyait distinctement son mouvement, ils n'étaient plus qu'à quelques mètres l'un de l'autre.

Replié sur lui-même, l'homme se disposait à s'élancer, à bondir sur sa proie.

Un éclat de rire de Mauroy l'arrêta net.

En même temps, notre ami faisait prendre l'air à un respectacle revolver qu'il arma en disant :

— Eh, eh ! l'ami !... c'est très drôle !... Il paraît que nous ne voyons plus les gens, nous voudrions maintenant les étrangler !.... Pas de succès, mon garçon !... Un pas et je vous brûle...

L'homme, — on a reconnu Gotlieb, à son énorme ossature, — l'homme poussa un grognement entremêlé de jurons.

Il chercha une arme à son tour.

— Bah les pattes, poursuivit Mauroy, si vous me mettez en joue en admettant que vous soyez armé, ce que je suppose, je ne vous laisserai pas tirer, je vous aurai brûlé avant. Et en outre ça fera un train énorme... on arrivera et on vous mettra à l'ombre... Donc, tenez-vous tranquille ; c'est un conseil d'ami...

— Allez !... c'est tout ce que vous avez de mieux à faire... Ah ! j'oubliais, vous pouvez dire à ceux qui vous envoient que ma mort ne leur servirait pas à grand'chose, et que d'ailleurs... comme vous le voyez, je n'ai envie de me laisser ni noyer ni étrangler.

Gotlieb Thurner avait pris la fuite... Voyant Mauroy sur la défensive, il était le premier à reconnaitre que le coup était manqué, et qu'il ne fallait pas pousser plus avant la partie.

— C'est égal, se dit Flavien, lorsque le cordon du concierge lui eut ouvert la porte de son domicile ; je fais joliment bien de me tenir sur mes gardes, autrement ce grand diable de choucroutman m'étranglait comme un poulet.

A la première heure, le lendemain, Léo Lafressange était instruit de l'incident nouveau.

— Vois-tu, lui dit Mauroy, c'est une guerre à mort... Ces gredins-là tiennent énormément à avoir ma peau... tandis que moi, je tiens énormément à ne pas la leur donner...

— Tu es bien bon, répliqua Lafressange, pourquoi, je te le demande un peu. n'as-tu pas cassé la tête au gredin qui voulait t'étrangler ?...

Ce n'était pas la peine... Son tour viendra en temps et en lieu, j'en ai la conviction profonde... Mais le tuer !... Faire du train, du scandale, me trouver dans la nécessité de fournir des explications, alors que j'ai tout intérêt à ne rien ébruiter actuellement de notre affaire.... Non, non.... laisse-moi manœuvrer à mon idée, et tout ira bien, je l'espère... Et là-dessus, descendons déjeuner au boulevard, car, je ne sais point si ce sont les émotions de cette nuit, mais j'ai une faim de loup.

Pour descendre au boulevard, les deux amis parcouraient généralement le même trajet tous les matins, ils suivaient le bas de la rue Pigalle, longeaient la rue Saint-Lazare et se trouvaient dans la rue de la Chaussée-d'Autin.

Depuis plusieurs mois le bas de la rue Pigalle était obstrué d'un côté par deux hôtels en construction.

Tout le long du jour des crics puissants montaient des moëllons énormes, entre des échaufaudages élevés, et des nuées de maçons de tailleurs de pierres travaillaient là à ciel ouvert, surplombant le pavé de la rue parfois à une hauteur vertigineuse.

Les deux amis étaient arrivés devant les maisons en construction.

Flavien avait quitté le bras de Lafressange sur lequel il s'appuyait et devançait de quelques pas son ami.

Par suite de quel hasard providentiel Lafressange, à cet instant, leva-t-il les yeux ?... Fut-il tout à coup envahi par un pressentiment funeste ?... Nous ne saurions le dire.

Toujours est-il que sa marche se ralentit et que ses yeux se fixèrent sur l'un des échafaudages.

Il se passait là quelque chose d'étrange.

L'une des poutres maitresses semblaient se détacher d'elle-même, oscillant sur sa base, sans bruit, pareille à un géant énorme, et tombant de biais, venait balayer et faucher le trottoir d'en face.

Léo avait vu le mouvement de la poutre.

Il jugeait, d'une pensée rapide comme la foudre, son abattée, sa projection.

Mauroy était perdu !

Lafressange ne consulta que son courage, son affection immense pour son ami.

Oh ! il ne songea point à sa propre existence. Le choix des moyens, il ne l'avait point. Appeler Mauroy... lui crier de fuir... Avant que celui-ci put se rendre compte du danger, il y aurait un temps d'arrêt, et infailliblement il serait atteint, écrasé par la formidable poutre.

Lafressange piqua droit devant lui, saisit son amis par les deux épaules lui imprimant une formidable poussée, en lui criant :

— Cours !...

Mauroy était de ceux qui comprennent à demi-mot.

Se sentant suivi par son ami, il prit ses jambes à son cou et s'élança avec la vitesse d'un zèbre.

Bien lui en prit. La poutre s'écroulait avec un fracas de tonnerre, effleurant l'épaule de Lafressange.

GEORGES PRADEL

(*A suivre.*)